cher battu du vent, contemple cet affreux spectacle, et n'a pas même la force de pleurer.

Mais tout à coup, la pensée qu'il peut, à force de courage et de persévérance, sauver sa femme et son fils, se présente à son esprit; elle le ranime : il court chez ses voisins, les conjure de l'aider dans l'entreprise que lui inspire le ciel, et les conduit avec lui sur le lieu de son malheur. On s'arme de pioches, de pelles, de pics; et tous, avec une ardeur infatigable, s'empressent à déblayer ces montagnes de neige. Il les encourage, et il fait à lui seul plus d'ouvrage que tous les autres ensemble. Cependant la nuit vient, elle interrompt les travaux, chacun retourne à son chalet; mais lui, il continue de travailler seul toute la nuit. Le lendemain on se réunit; même ardeur, même constance; hélas! les progrès du déblayement sont lents et pénibles. La seconde nuit arrive, chacun se retire de nouveau : triste, abattu, il reste encore seul, le cœur déchiré, mais entrevoyant quelques lueurs d'espérance. Enfin l'aurore du troisième jour a paru; le ciel est plus pur, et les nuages semblent se dissiper. Tout à coup, ô bonheur! le jeune homme découvre le premier la cheminée de sa chaumière; il s'empresse, plein d'ardeur et d'anxiété, il se penche sur l'orifice de la cheminée, et il aperçoit dans le foyer, à la lueur d'une lampe allumée, sa femme, son enfant, et une chèvre qui l'allaitait. Qui pourrait exprimer la joie de ces braves gens! Le mari descendit dans son chalet : la femme, l'enfant, les troupeaux, tout en fut retiré, tout fut sauvé : une roche qui protégeait cette cabane avait divisé l'avalanche, et les neiges s'étaient entassées en tombant, sans plonger directement sur le toit. Heureux d'être réunis, les deux époux remercient Dieu; et la femme presse avec joie sur son cœur cet enfant, dont elle doit le salut à la courageuse persévérance de son mari.

---

§ IX.

ACTIVITÉ, TRAVAIL, EMPLOI DU TEMPS.

Dieu a placé le travail comme sentinelle de la vertu :

L'oisiveté nous lasse plus promptement que le travail. (*Cours de morale.*)

L'ennui est entré dans le monde par la paresse. (La Bruyère.)

L'homme actif veille à tout, étend ses soins sur tout; il ne perd pas un moment; il croit n'avoir rien fait tant qu'il lui reste quelque chose à faire :

Ne remets jamais à demain ce que tu peux faire aujourd'hui :

Le temps, ce bien précieux, est comme l'argent; ne le dépensez pas mal à propos; vous en aurez assez :

Si vous aimez la vie, ne prodiguez pas le temps : car c'est l'étoffe dont la vie est faite :

Le goût du jeu, fruit de l'avarice et de l'ennui, ne prend que dans un esprit et dans un cœur vides. (*Divers auteurs.*)

Perdre le temps à des occupations frivoles, quel travers! le perdre à jouer, quelle démence! (B.)

Dans quelque situation que tu sois, songe que rien ne t'en garantit la durée. Prends l'habitude du travail, non-seulement pour te suffire à toi-même sans un service étranger, mais pour que ce travail puisse pourvoir à tes besoins, et que tu puisses être réduite à la pauvreté sans l'être à la dépendance; quand même cette ressource ne te deviendrait jamais nécessaire, elle te servira du moins à te préserver de la crainte, à soutenir ton courage, à te faire envisager d'un œil plus ferme les revers de fortune qui pourraient te menacer : tu sentiras que tu peux absolument te passer des richesses, tu les estimeras moins; tu seras plus à l'abri des malheurs auxquels on s'expose pour en acquérir ou par crainte de les perdre. (*Avis d'un père à sa fille.*)

Marc-Aurèle[1].

On lit dans les *Pensées* de Marc-Aurèle ces conseils, qu'ils s'adressait à lui-même :

« Le matin, lorsque tu éprouves quelque peine à te lever, fais aussitôt cette réflexion : Je m'éveille pour vivre et agir en homme; dois-je trouver pénible d'aller accomplir l'œuvre à laquelle je suis destiné? N'ai-je été créé que pour rester chaudement entre deux draps?

— Mais cela fait plus de plaisir!

— C'est donc pour avoir du plaisir que tu as reçu le

1. Empereur romain, célèbre par ses vertus et par sa sagesse : a régné de 161 à 180, a composé en langue grecque un *Recueil de pensées morales*.

jour, et non pour agir ou pour travailler? vois ces plantes, ces oiseaux, ces abeilles, qui, de concert, enrichissent le monde chacun de son ouvrage ou de ses produits; et toi, tu refuses de faire ton œuvre d'homme! Tu ne cours pas là où ton devoir t'appelle ?

— Mais il faut bien prendre quelque repos !

— La nature a mis des bornes à ce besoin, comme elle en a mis à celui de manger et de boire : et tu passes ces bornes, tandis que pour le travail, pour l'accomplissement de ton devoir, tu restes en deçà du possible !... »

Buffon.

[1707-1789.]

Buffon, célèbre auteur de l'*Histoire naturelle*, un des plus illustres écrivains français, se levait toujours avec le soleil. Voici comment il raconte la manière dont il acquit cette habitude : « Dans ma jeunesse, dit-il, j'aimais beaucoup à dormir, et ma paresse me dérobait la moitié de mon temps. Mon pauvre Joseph (domestique qui l'a servi pendant soixante-cinq ans) faisait tout ce qu'il pouvait pour la vaincre, sans pouvoir réussir. Je lui promis un écu toutes les fois qu'il me forcerait de me lever à six heures. Il ne manqua pas le jour suivant de venir me tourmenter à l'heure indiquée; mais je lui répondis fort brusquement. Le jour d'après il vint encore : cette fois-là, je lui fis de grandes menaces qui l'effrayèrent. « Ami « Joseph, lui dis-je dans l'après-midi, j'ai perdu mon « temps et tu n'as rien gagné; tu n'entends pas bien ton « affaire : ne pense qu'à ma promesse, et ne fais désor- « mais aucun cas de mes menaces. » Le lendemain, il en vint à son honneur. D'abord je le priai, je le suppliai, puis je me fâchai; mais il n'y fit aucune attention, et me força de me lever malgré moi. Ma mauvaise humeur ne durait guère plus d'une heure après le moment du réveil; il en était récompensé alors par mes remercîments et par ce qui lui était promis. Je dois au pauvre Joseph dix ou douze volumes au moins de mes ouvrages. »

Cuvier [1].

Savant illustre, écrivain supérieur, administrateur habile, profond politique, professeur d'une haute distinction, Cuvier était en même temps dans le monde l'homme le plus aimable : il y causait volontiers sans jamais faire paraître ni impatience ni ennui : et cependant quel homme connut jamais mieux le prix du temps? Pour n'en point perdre, pour qu'aucune de ses idées ne lui échappât, il avait pris l'habitude d'écrire sur le creux de sa main gauche, qui souvent lui servit de pupitre, même lorsqu'il était en voiture. Dans ses études d'histoire naturelle, il n'avait pas trouvé, disait-il, dans tout le règne animal, une espèce, une classe, une famille qui l'effrayât autant que la nombreuse famille des oisifs.

Réponse d'un évêque.

[XVIIe siècle.]

Le vertueux Arnauld, évêque de Tours, avait une telle vigilance, une telle application à tous ses devoirs, qu'il ne prenait aucun repos. On lui représentait qu'il devait prendre un jour par semaine ou du moins par mois pour se délasser : « Je le veux bien, répondit-il, pourvu que vous m'indiquiez un jour où je ne sois pas évêque. »

Alfred [2].

L'un des meilleurs rois dont s'honore l'Angleterre, Alfred le Grand, dut une partie de ses succès et de sa gloire au soin qu'il avait pris de bien régler l'emploi de son temps. Pour y parvenir, il avait divisé les vingt-quatre heures du jour en trois parties inégales : l'une était destinée aux intérêts de son royaume et aux affaires du gouvernement; l'autre à la lecture, à divers genres d'étude, et aux exercices de piété; la troisième aux exercices du corps, aux repas, à la récréation, à la

1. Georges Cuvier, né à Montbéliard (1769-1832).

2. Régna de 871 à 900. Chassa les Danois de l'Angleterre.

promenade, à la chasse, à divers jeux, et au sommeil. Comme les horloges n'étaient pas encore inventées, il faisait usage, pour mesurer le temps, de six cierges d'une longueur déterminée, qui brûlaient chacun quatre heures, dans des lanternes placées à l'entrée de son palais. On venait l'avertir lorsqu'un cierge était consumé. Cette économie sévère de tous les instants, et l'art d'en tirer parti, le rendirent l'un des plus savants hommes de son siècle. Un historien s'exprime ainsi, en parlant de ce prince illustre : « O Alfred, la merveille et l'étonnement des siècles ! Si nous réfléchissons sur sa religion et sa piété, nous penserons qu'il a toujours vécu dans un cloître; si nous songeons à ses exploits guerriers, nous jugerons qu'il n'a jamais quitté les camps; si nous nous rappelons son savoir et ses écrits, nous nous figurerons qu'il a passé toute sa vie sur les bancs des écoles; si nous faisons attention à la sagesse de son gouvernement et aux lois qu'il a publiées, nous serons persuadés que la politique et l'administration ont été l'unique objet de ses travaux. »

Le czar Pierre Ier [1].

[1672-1725.]

Pour civiliser la Russie, alors barbare, le czar Pierre Ier entreprit des travaux inouïs. Il quitta son empire, alla passer deux ans en Hollande pour y apprendre les arts utiles, et surtout la construction des vaisseaux, afin de se mettre en état de créer plus tard par lui-même une marine. Vêtu en ouvrier, il alla s'établir dans le fameux village de Sardam [2]. Là, il admira un spectacle nouveau pour lui : cette multitude d'hommes toujours occupés; l'ordre, l'exactitude des travaux, la célérité prodigieuse à construire un vaisseau et à le munir de ses agrès, et cette quantité incroyable de ma-

1. Voir page 134, *Pierre et les strélitz.*
2. A 13 kilomètres de Harlem : ce village est d'une propreté et d'une élégance rares.

gasins et de machines qui rendent le travail plus facile, plus sûr. Le czar se mit à manier la hache et le compas; il se fit inscrire sur le rôle des ouvriers charpentiers sous le nom de Pierre Mikhaïlov. Il commença par acheter une barque, à laquelle il fit un mât de ses propres mains; ensuite il travailla à toutes les parties de la construction d'un vaisseau, menant la même vie que les ouvriers de Sardam, s'habillant, se nourrissant comme eux, travaillant dans les forges, dans les corderies, dans les moulins [1], dont la quantité prodigieuse borde le village, dans lesquels on scie le sapin et le chêne, on fait l'huile, on fabrique le papier, on file les métaux ductiles. Les ouvriers, d'abord interdits d'avoir un souverain pour compagnon, vécurent ensuite familièrement avec lui. Il acheva de ses mains un vaisseau de soixante pièces de canon, et le fit partir pour Archangel [2]; il engagea pour la Russie un grand nombre d'ouvriers de toutes sortes, mais il ne voulait que de ceux qu'il avait vus travailler lui-même. Il continua ainsi pendant deux ans ses travaux de constructeur de vaisseaux, d'ingénieur et de physicien pratique. On montre encore aujourd'hui à Sardam la maisonnette qu'il occupait, et qu'on appelle la *maison du prince.*

De retour dans son vaste empire, il se plaisait à visiter les ateliers et les manufactures, afin d'encourager l'industrie qu'il avait créée. On le voyait souvent dans les forges d'Istia, à quelque distance de Moscou : le czar y passa un mois entier. Après s'être occupé des affaires d'État, son amusement était de tout examiner avec l'attention la plus minutieuse; il voulut même apprendre le métier de forgeron. Il eut bientôt réussi; et, quelques jours avant son départ, il forgea quelques barres de fer et y grava sa marque; puis il se fit payer ce travail par

1. Il y avait alors à Sardam et aux environs 2800 moulins mus par le vent et employés à toutes sortes d'usages; il y en a encore 700.
2. Ville et port de la Russie, sur la mer Blanche. Saint-Pétersbourg n'était pas encore fondé, et Archangel était le seul port de la Russie.

le maître de forges, à sa juste valeur, et employa cet argent à acheter des souliers. Il se plaisait à les porter et à dire : « Voilà des souliers que j'ai gagnés à la sueur de mon front. »

Veille de la bataille d'Iéna.

[1806.]

L'activité de Napoléon était incroyable ; elle s'étendait à tous les détails. La veille de la bataille d'Iéna[1], il coucha au bivouac au milieu de ses troupes, et fit souper avec lui tous les officiers généraux ; mais, avant de se coucher, il voulut descendre à pied la montagne d'Iéna, pour s'assurer par ses propres yeux qu'aucune voiture de munitions n'était restée en bas. Là il trouva toute l'artillerie du maréchal Lannes engagée dans une ravine que l'obscurité lui avait fait prendre pour un chemin, et qui était tellement resserrée, que les fusées des essieux portaient des deux côtés sur le rocher. Dans cette position, elle ne pouvait ni avancer ni reculer, parce qu'il y avait deux cents voitures à la suite l'une de l'autre dans ce défilé. Cette artillerie était celle qui devait servir la première : l'artillerie des autres corps était derrière celle-là.

L'empereur ne manifesta son mécontentement que par un silence froid. Il demanda inutilement le général commandant l'artillerie de l'armée, qu'il fut fort étonné de ne pas trouver là : et, sans se répandre en reproches, il fit lui-même l'officier d'artillerie, réunit les canonniers, et, après leur avoir fait prendre les outils du parc et allumer des falots, il en tint un lui-même à la main, dont il éclaira les canonniers qui travaillaient sous sa direction à élargir la ravine, jusqu'à ce que les fusées des essieux ne portassent plus sur le roc. « J'ai toujours présent devant les yeux, dit un témoin de ce fait, l'é-

1. Fameuse bataille où l'armée prussienne, forte de 150 000 hommes fut entièrement détruite le 14 octobre 1806. Iéna est une petite ville du duché de Saxe-Weymar, en Allemagne.

motion que manifestaient les canonniers en voyant l'empereur éclairer lui-même, un falot à la main, les coups redoublés dont ils frappaient le rocher. Tous étaient épuisés de fatigue, et pas un ne proféra une plainte, sentant bien l'importance du service qu'ils rendaient, et ne se gênant pas pour témoigner leur surprise de ce qu'il fallait que ce fût l'empereur lui-même qui donnât cet exemple à ses officiers. » L'empereur ne se retira que lorsque la première voiture fut passée, ce qui n'eut lieu que fort avant dans la nuit. Il revint ensuite à son bivouac, d'où il envoya encore quelques ordres avant de prendre du repos.

Le travail, gage d'indépendance.

Hatemtaï était le plus libéral et le plus généreux des Arabes de son temps. On lui demanda s'il avait jamais connu quelqu'un qui eût le cœur plus noble que lui ; il répondit : « Un jour que je me promenais dans la campagne avec quelques amis, je rencontrai un homme qui avait ramassé une charge d'épines sèches pour les brûler. Je l'engageai à aller dans la demeure d'Hatemtaï, où se faisait alors une distribution de gâteaux et de viandes. « Qui peut manger son pain du travail de ses « mains, me répondit-il, ne veut pas avoir obligation « à Hatemtaï. » Cet homme, ajouta Hatemtaï, a le cœur plus noble que moi. »

Le travail, ressource assurée.

[XVIIe siècle.]

Sous Louis XIV, un vieux chevalier de Saint-Louis, blessé et ne pouvant obtenir de pension, malgré ses sollicitations, trouva dans le travail les ressources que l'injustice des hommes lui refusait. Girardot était le nom de cet officier, qui avait blanchi sous les drapeaux. En allant à Versailles solliciter inutilement la récompense de ses services, il entrait chaque jour dans les jardins, où il se consolait par l'étude de l'horticulture, du mau-